

***Jules Verne ou les inventions romanesques, sous la direction de Christophe Reffait et Alain Schaffner, Romanesques, N° Hors-Série, Encrage Université, 2007. Un vol. de 505 p.***

Publication d'un colloque organisé à l'automne 2005 par Christophe Reffait et Alain Schaffner à Amiens à l'occasion du centenaire de la mort de Jules Verne, ce long ouvrage de 32 communications, accompagné d'un très bel « envoi » de Jean Delabroy, se distingue par sa richesse exceptionnelle de la masse des publications d'intérêt très inégal engendrées par une année de commémorations. C'est bien un « voyage extraordinaire » en terres verniennes qu'il propose, autour de cinq pôles qui conduiront le lecteur du « roman de la science » aux questions de « filiations et réception », en passant par la « géographie et anthropologie », l'analyse « des jeux formels » et du « roman du romanesque », et celle même, plus étonnante en apparence, de « l'amour et l'humour dans le romanesque vernien ».

Ce voyage au long cours aborde tous les genres (les romans, bien sûr, mais aussi une nouvelle, *Le Mariage de Monsieur Anselme des Tilleuls*, que Monique Crampon confronte à une pièce de Cyrano, mais encore le théâtre du jeune Verne, dont Patrick Berthier propose une savoureuse lecture qui n'en conclut pas moins que Verne, resté fidèle au vaudeville, n'aurait sans doute été qu'un bon « faiseur »), s'attache aux romans les plus connus (*Vingt mille lieues sous les mers*, au cœur de la communication de Jacques Noiray, *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours* qui permet à Regina Patzak de réfléchir sur « l'homme-science », *Cinq semaines en ballon*, dont Christian Chelebourg propose une métalecture, *L'Île mystérieuse* que relit Alain Schaffner), mais aussi à des œuvres moins souvent étudiées, les trois romans que Verne consacre au Royaume-Uni, évoqués par Laurence Sudret, ceux de l'Amazonie, *La Jangada* et *Le Superbe Orénoque*, à propos desquels Régis Tettamanzi étudie le discours colonial chez Verne, les romans indiens, comme *La Machine à vapeur* que Françoise Michel-Jones situe dans le cadre de la mondialisation, ceux des pôles encore, *Un hivernage dans les glaces*, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, *Le Pays des fourrures* et *Le Sphinx des glaces* sur lesquels s'interroge Guy Barthélemy. S'il n'évite pas les terres connues, dont il enrichit la connaissance, il aborde aussi aux terres plus exotiques, celles du « second » Verne, ce Verne d'après la mort de Pierre-Jules Hetzel que l'on dit souvent « pessimiste », « mélancolique », ayant perdu la « foi » en la science, si tant est qu'il l'ait jamais eue : c'est celui qu'étudie Christian Robin avec *Le Testament d'un excentrique* ou encore Jacques-David Ebguay, lorsqu'il revisite la très étrange robinsonnade que constitue *Deux ans de vacances*, tandis qu'Isabelle Casta, sensible aux « absentes enchantées en pays d'amour fou », rapproche *Le Château des Carpathes* du *Secret de Wilhelm Storitz*, Vincent Tavan, de son côté, mettant en évidence l'humour corrosif de romans comme *Sans dessus dessous* ou *L'Île à hélice*, ce dernier roman attirant aussi l'attention de Joseph-Marc Bailbé. Le recueil s'avère à cet égard exemplaire ; son parcours de l'œuvre, d'une largeur inusitée, sait mêler avec talent approches générales et études monographiques précises, pour offrir une lecture qui illustre la ligne directrice annoncée par le titre : dégager Verne d'une approche réductrice, qui le rattacherait exclusivement au roman d'aventures pour la jeunesse, pour montrer la complexité d'une œuvre qui engage un renouveau du romanesque.

Si cette perspective semble plus particulièrement inscrite au cœur de la partie centrale (III : « Des jeux formels au roman du romanesque »), il ne faut pas en effet s'y tromper : elle irrigue l'ensemble du recueil. Difficile, hélas, de donner la substantifique moelle de chacune des communications, sous peine de sombrer dans l'inventaire, dont Jacques Noiray comme Jean-Luc Joly soulignent pourtant l'intérêt et le charme poétique dans l'œuvre de Verne. Dans la première partie, « Le roman de la science », Jacques Noiray, Christèle Couleau, Marta Caraion, François Angelier, Maryse Petit, Regina Patzak et Roger Bozzetto analysent les contraintes que le matériau allogène qu'est la science impose à l'écriture romanesque et réinvestissent les

clichés souvent ressassés qui montrent en Verne un écrivain scientifique, pour souligner les difficultés que pose cette contrainte à l'écrivain et réfléchir à l'ambiguïté du projet didactique. Marta Caraion propose de lire dans les débats qui accompagnent l'Exposition universelle de 1855 la matrice du projet romanesque vernien et montre comment l'œuvre est tout entière tendue entre un mélange d'admiration et de terreur, mélange confirmé par l'analyse de F. Angelier qui, s'étonnant de l'absence d'androïde chez Verne, voit dans la machine l'objet d'un investissement contradictoire, fait à la fois d'émerveillement et d'exécration. Maryse Petit prolonge cette réflexion en s'attachant à la « machine animale » : la grandeur de la technique moderne ne peut se dire qu'en passant par le mythe, en faisant appel à des puissances archaïques. De même R. Patzak propose de dépasser la représentation de « l'homme-machine » pour voir en Phileas Fogg un « homme-science ». De part et d'autre de cette partie, Jacques Noiray et Roger Bozzetto, à propos de *Vint mille lieues sous les mers* et de *Voyage au centre de la terre* montrent comment la science compose avec la littérature, au profit de celle-ci : la science « technique » incarnée dans *Vingt mille lieues sous les mers* par Conseil reste toujours inférieure à la science « plus lyrique, plus rêveuse, plus profonde, en un mot plus littéraire » (p. 48) d'Aronnax et Nemo, tandis que le *Voyage au centre de la terre* fond la culture scientifique contemporaine et les humanités.

Les communications de Guy Barthélemy, de Laurence Sudret, de Régis Tettamanzi, de Françoise Michel-Jones, d'Anna Gourdet et de Thierry Santurenne, réunies sous le titre « Géographie et anthropologie », dépassent de même le propos consacré sur « Jules Verne géographe », pour aborder notamment la question passionnante de l'usage vernien du stéréotype et de la couleur locale : Laurence Sudret à propos des romans écossais et irlandais s'interroge ainsi sur le bon usage de la banalité dans la description, tandis que F. Michel-Jones regrette que la description de l'Inde relève essentiellement de descriptions empruntées à des récits de voyages et de clichés orientalistes. Anna Gourdet, sans nier cette présence des lieux communs du dépaysement, conformes à l'horizon d'attente du public, préfère voir en Verne un « fossoyeur de la couleur locale » et insiste sur l'uniformisation du monde décrit par Verne. La colonisation est l'autre pôle majeur de cette partie : Régis Tettamanzi fait ainsi la part de l'idée coloniale dans les romans de l'Amazonie, tandis que F. Michel-Jones souligne la participation de Verne à l'idéologie colonialiste ; Thierry Santurenne revient encore sur cette question en analysant les « Massacres, destructions » et « l'anthropophagie » dans une perspective anthropologique inspirée de Girard : il montre que la violence à l'œuvre dans les romans ne tient pas seulement à la forme du roman d'initiation ou à la réalité historique contemporaine, mais que Verne propose bien une réflexion sur la violence comme inhérente aux sociétés humaines. *L'Île mystérieuse* pourrait à cet égard figurer l'utopie vernienne par excellence, celle d'une société sans violence.

La troisième partie rassemble les communications de Daniel Compère, Christian Robin, Sylvain Venayre, Jacques-David Ebguay, Yvon Le Scanff et Christian Chelebourg consacrées à l'étude du « romanesque » vernien. Elles s'unissent toutes autour d'une même idée, celle d'une authentique réflexion de Verne sur le romanesque. Daniel Compère souligne la contamination du roman par d'autres écritures, discours, textes informatifs, récits historiques, morceaux de théâtre, poèmes, contes..., au risque d'un « éclatement du roman » ; Christian Robin fait la part du jeu et désigne dans le Verne du *Testament d'un excentrique* un précurseur du Nouveau Roman ; Jacques-David Ebguay et Yvon Le Scanff proposent chacun une étude monographique, l'une sur *Deux ans de vacances*, l'autre sur *Le Rayon vert*, qui montrent comment Verne joue avec des formes et des écritures, au point qu'il est possible de lire *Le Rayon vert* comme un roman métaromanesque, roman du romanesque romantique. C'est également une lecture métaromanesque de *Cinq semaines en ballon* que propose Christian Chelebourg, analysant le romanesque du voyage que propose Verne. Sylvain Venayre s'intéresse, lui, à la fin des voyages : les romans de Verne, construits sur des schémas proches

de ceux des contes, s'articulent autour de trois éléments essentiels : la fin de l'aventure, le retour au monde moderne, le retour au pays, ce dernier élément restant le plus souvent allusif, afin de ne pas briser l'élan du voyage et de maintenir la tension de l'entreprise, en conformité avec le projet d'ensemble des *Voyages*.

Le recueil nous emporte alors dans des terres souvent peu fréquentées des verniens, celles de l'amour et de l'humour, parcourues par Jean-Pierre Picot, Isabelle Casta, Patrick Berthier, Jérôme Solal, Vincent Tavan, Monique Crampon et Timothy Unwin. Jean-Pierre Picot et Isabelle Casta s'en prennent également à la doxa qui voudrait que le roman vernien soit un roman sans femme : Jean-Pierre Picot rappelle cependant que Verne lui-même reconnaissait sa maladresse à exprimer des sentiments d'amour et à trouver « le mot du cœur », tandis qu'Isabelle Casta insiste sur la manière dont les romans d'amour de Verne que sont *Le Château des Carpathes* et *Le Secret de Wilhelm Storitz* reposent sur une expulsion des femmes et un amour « en absence » ; certes, l'obsession s'installe, conférant à la femme une indéniable puissance poétique, mais la femme disparaît, morte ou invisible. Patrick Berthier et Monique Crampon participent aussi à l'étude de cette veine sentimentale, Monique Crampon, par une très rapide présentation de l'usage du latin dans *Le Mariage de Monsieur Anselme des Tilleuls*, Patrick Berthier par une intéressante lecture de deux pièces de jeunesse, *Abd'Allah* et *La Guimard*. Place est ensuite faite à l'humour : Jérôme Solal retrouve chez Verne des traces de l'esprit fumiste, qui l'amène à se moquer de sujets essentiels comme la mort, mais aussi des éléments mêmes qui fondent le projet des *Voyages extraordinaires*, les mathématiques, tournées en dérision dans *Sans dessus dessous* ou la géographie et le voyage. L'article de Vincent Tavan s'inscrit dans la même optique, prolonge la lecture de l'humour mathématique dans *Sans dessus dessous*, celle d'une géographie humoristique dans *L'Île à hélice* ; il suggère pourtant que le « fumisme » de Verne s'assortit d'un projet idéologique, dénonciation des inégalités sociales d'un côté, réflexion sur la question coloniale de l'autre. Timothy Unwin propose enfin plus largement de lire Verne à la lumière de Flaubert, en reconnaissant à l'auteur des *Voyages extraordinaires* l'ironie dont on crédite volontiers Flaubert ; c'est dans cette optique qu'il revient sur les « héros » verniens.

La dernière partie s'attache aux questions de filiation et à la réception de Verne. C'est l'occasion de retrouver des études sur Poe, déjà convoqué dans la partie géographique par G. Barthélemy. Dimitri Roboly propose ainsi une confrontation de *Frritt-Flacc* et de *William Wilson* autour du thème du double, tandis que Denis Mellier pose plus largement « la question du fantastique » chez Verne : si l'œuvre de Verne est absente de la plupart des grands ouvrages consacrés au fantastique, si elle présente de fait peu de fantastique « frontal », elle n'en est pas moins le lieu d'une réflexion sur le fantastique. Mais cette parenté ne saurait faire négliger celle qu'elle entretient aussi avec le naturalisme : Jacques Noiray la posait d'emblée, Christophe Reffait la reprend de manière originale en analysant d'une part les six articles critiques que Zola propose de l'œuvre de Verne ou de ses adaptations, en étudiant d'autre part un certain nombre d'articles contemporains dans lesquels Verne et Zola sont rapprochés ou opposés. Après un rapide intermède de Joseph-Marc Bailbé sur la musique dans *L'Île à hélice*, deux ultimes communications reviennent sur la réception de Verne : Jean-Luc Joly montre avec beaucoup de pertinence comment Verne incarna pour Perec l'actualisation d'un roman qui réussit à être totalisant sans pour autant renoncer aux objectifs du roman réaliste ; Alain Schaffner s'attache enfin à l'exceptionnelle réception critique de *L'Île mystérieuse*, suit les lectures de Butor, Barthes, Macherey, Picard, celles encore de Giono, Mauriac, Perec, pour proposer de lire dans ce roman de Verne l'archétype du « roman du romanesque », selon la définition qu'en propose Jean-Marie Schaeffer.

Au terme de ce parcours, d'une exceptionnelle richesse, loin des lectures naïves, c'est comme un véritable « roman expérimental » (le terme revient à plusieurs reprises dans le recueil) que s'offre l'œuvre de Verne et la mélancolie admirablement cernée par l'envoi de

Jean Delabroy ne contredit pas cette approche. On gardera pourtant en mémoire, pour finir, la très juste remarque par laquelle les deux organisateurs du colloque, Christophe Reffait et Alain Schaffner, mettent en garde leur lecteur : « Non seulement il serait difficile de disjoindre la lecture de Verne de ses émanations spectaculaires (...) mais il faudrait commencer par se féliciter que ce corpus (il y en a fort peu de comparables !) contraigne le discours de la critique littéraire à se penser en fonction de la réception collective de l'œuvre et de ses produits dérivés. » (p. 10). Sans doute n'est-il guère de recueil qui, mieux que celui-ci, souligne la complexité de l'œuvre vernienne, guère non plus qui appelle, plus sûrement, à sa relecture.

Marie-Françoise MELMOUX-MONTAUBIN